

UNE ODEUR DE POURRI

Il y a quelque chose de pourri au royaume de la Démocratie. Une odeur fétide, pénétrante se répand dans les couloirs de la prison à ciel ouvert qu'est devenue la société sous le règne de l'État et du capitalisme. Le voile tombe. Après des décennies de tolérance répressive, d'un discours prêchant l'inclusion des damnés de la terre au sein de la société de consommation, de respect de droits de l'homme, on se retrouve aujourd'hui à vivre sur le territoire d'un État qui a de nouveau déployé les militaires dans ses rues, qui s'en remet de plus belle à bombarder des populations ailleurs, qui est pour le moins coresponsable de l'hécatombe de malheureux périssant lors des voyages du désespoir à travers la Méditerranée, qui légalise un nouveau totalitarisme pour contrôler sa population sous prétexte de la « menace ». Cette menace est malléable en fonction des intérêts de la domination : hier c'était la menace des révolutionnaires voulant détruire la société des marchandises, aujourd'hui ce sont les djihadistes, qui répondent aux massacres perpétrés dans le monde entier par les États avec d'autres massacres, demain ce sera la catastrophe écologique pour camoufler que ses origines se trouvent dans le modèle même de la société industrielle actuelle avec sa production de nuisances, de toxicité, de cancers.

Mais le nez de nos contemporains a été bien bouché pour qu'ils ne puissent plus sentir qu'il y a quelque chose de

pourri. Leurs capacités de se parler, de réfléchir dans leurs propres termes, ont été gravement abîmées par la propagande du meilleur des mondes et de l'omniprésence des appareils technologiques s'interposant comme passerelles obligées entre les individus et ayant leurs propres valeurs. Les idées critiques ont quasi disparu de la scène, ne restent que les discours creux des États, qu'ils s'appellent démocratique ou islamique, républicain ou nationaliste. Le totalitarisme est de mise dans le discours politique ou religieux, mais la réalité est déjà rendue plus totalitaire

Le nez de nos contemporains a été bien bouché pour qu'ils ne puissent plus sentir qu'il y a quelque chose de pourri.

chaque jour avec l'avancée des technologies, soumettant le monde, les rapports entre les gens, les sensibilités, les imaginaires, les rêves, aux machines et aux algorithmes. Là-bas, on démolit un site archéologique millénaire pour rendre l'espace compatible avec l'idéologie ; ailleurs, on démolit les montagnes pour construire des mines de cuivre, d'or et de cobalt afin d'augmenter la production d'objets aussi nuisibles que nocifs. Là-bas, on mutile et on massacre pour que l'Autre n'existe plus ; ailleurs, on massacre pour que rien d'Autre ne puisse exister à côté du capitalisme. Là-bas, les vêtements qu'on vend ici dans les magasins sont produits par des millions d'esclaves ; ici, on enferme toujours plus d'indésirables dans des prisons, des camps de tout type ou sinon on les garde sous contrôle par les chaînes technologiques.



VOUS ETES IRREALISTES !

Sans doute. Quand la réalité se révèle insupportable, se battre contre cette réalité, *être irréaliste*, est l'instinct de celui qui se bat pour la liberté. Plutôt que de se plier aux possibles qu'offre ce monde, de choisir démocratiquement entre une vie enchaînée au smartphone, l'abrutissement du samedi soir, l'anesthésie sensible pour ne pas voir la cruauté d'un système qui ravage la planète et massacre à tout va, nous penchons librement pour une révolte, pour une révolte contre le destin qui est imposé à l'humanité, pour une révolte malgré tout ce qui essaye de nous en décourager.

Que nous soyons moins armés que le système qu'on veut détruire, que nos coeurs se remplissent de chagrin pour chaque être humain sacrifié sur l'autel d'un pouvoir (qu'il soit capitaliste, démocratique, islamique, socialiste), pour chaque forêt rasée et chaque montagne creusée, pour chaque vie perdue derrière les barreaux, entre les rayons d'un supermarché ou devant les écrans de l'aliénation, que nous soyons peut-être peu, ne saurait miner ce sur quoi nous basons notre révolte : le désir de la liberté, la conviction individuelle, le choix de mettre nos vies en jeu plutôt que de subir encore le jeu meurtrier de l'Etat et du Capital. « *Il sera toujours temps de claquer la porte ; autant se révolter et jouer* ».

D'ailleurs, ce n'est pas « l'information » qui manque. Les faits sont sous les yeux de chacune et de chacun. C'est la capacité de compréhension qui fait défaut. On dirait une situation paradoxale : au plus on nous bombarde d'informations, au moins on comprend quelque chose – au sens où comprendre, est l'une des antichambres de l'agir. Des politiciens corrompus qui vont jusqu'à s'enrichir avec des fonds destinés aux sans-abris, des policiers qui font régner la loi de la matraque et du tabassage au cachot, des dirigeants de banques qui s'en sortent avec des parachutes dorés après avoir détruit la vie de ceux qui avaient acheté une maison en hypothèque, des chefs d'entreprises qui s'en fichent royalement d'empoisonner le monde entier avec leurs productions, des chefs syndicalistes qui préfèrent - c'est là leur *réelle* fonction - des mélodieux dîners avec les patrons que le brouhaha des révoltés dans la rue, ... la liste est longue. Mais le problème c'est que pour être réellement *indigné*, il faut déjà avoir une dignité – c'est-à-dire un caractère propre, avec quelques convictions qui ne sont pas marchandables ou adaptables en fonction du contexte et de l'intérêt. C'est cette dignité humaine, ou la conscience si on préfère, qui a subi des attaques féroces de la part de la domination, nous rapprochant toujours plus du sort de simples rouages dans la machine. On est comme des prisonniers dans une prison à ciel ouvert qui ne savent même plus distinguer les barbelés qui retiennent leurs corps, les murs qui empêchent de voir l'horizon, les gardiens qui les contrôlent. Et ainsi, quand cette prison doit être restructurée pour devenir plus rentable comme c'est le cas aujourd'hui avec l'économie capitaliste mondiale, on met tout en oeuvre pour faire miroiter de fausses oppositions aux prisonniers, empêchant efficacement la mutinerie générale qui pourrait raser la prison même. C'est exactement, à une vaste échelle, ce qui s'est passé en Syrie. Menacé par un soulèvement généralisé et populaire, le régime (de pair avec ses alliés et tous les autres États) a préféré favo-

riser l'émergence d'un ennemi abject; rôle qu'a bien joué l'État Islamique. De même, les démocraties occidentales préfèrent de loin une poignée de djihadistes répétant pêle-mêle quatre sourates sur youtube qu'un mouvement de révoltés qui s'approprient la faculté de penser pour eux-mêmes, librement, en dehors de l'ombre d'une quelconque église religieuse, politique ou technologique. Cette situation génère une confusion incroyable qui ne va que favoriser l'avancée du totalitarisme. La dégénérescence d'un combat contre l'État en lutte entre clans ethniques comme en Libye, des guérillas anti-impérialistes qui acceptent le soutien des États-Unis comme dans les territoires majoritairement kurdes au nord de la Syrie, des mouvements de colère contre tel ou tel projet de l'État qui en appellent à la « démocratie » qu'ils ont pourtant devant leurs yeux, des opposants à l'injustice qui invoquent plus de technologies pour nous « libérer »... C'est sur ce fatras de tout et n'importe quoi, du mensonge en habits de vérité, de l'abandon de toute idée vraiment critique que fleurit le totalitarisme, c'est-à-dire le culte du pouvoir.

Et l'odeur fétide vient de là. Il y a décidément quelque chose de pourri dans ce monde : c'est le pouvoir, sous toutes ses formes.



LA PETITE GAZETTE

ATTAQUE SOLIDAIRE... Le 17 avril, un camion de l'entreprise BAM (qui construit entre autres des taules), est incendiée à Bruxelles en solidarité avec les anarchistes en procès à Aix-la-Chapelle, accusés d'un braquage de banque. Une compagne sera condamnée début juin à sept ans et demi de prison, l'autre compagnon est acquitté.

IL Y AVAIT UN COMMISSARIAT... Le 20 avril, le commissariat Sainte Marguerite à Liège part en flammes. L'incendie, revendiqué par la suite en solidarité avec les anarchistes en procès à Aix-la-Chapelle et d'autres anarchistes en prison en France, détruit la totalité du commissariat.

CAPUCHE ET TENDRESSE Le 24 avril, quatre fourgons de la police, garés au centre de formation de la police à Anderlecht, sont incendiés en solidarité avec les anarchistes en procès à Aix-la-Chapelle et d'autres anarchistes en prison en France. Le feu s'est d'ailleurs propagé et a brûlé une partie du toit. D'ailleurs, dans nombreux pays du monde entier, des attaques et des sabotages ont eu lieu en solidarité avec les accusés d'Aix. Par exemple, le 7 juin dernier, un engin explosif incendiaire a endommagé une agence bancaire dans un quartier de la classe moyenne supérieure à Madrid. Le même jour, à Monte Finonchio dans le Trentin italien, plusieurs relais et cabines de gestion ont été livrés aux flammes. Radio, télévision, téléphonie mobile et communications militaires sont paralysés. Un des tags laissés sur place précise « *Pour les compagnons à Aix.* » Le lendemain, c'est à Toulouse qu'un véhicule appartenant à Eiffage (une entreprise qui participe notamment à la construction de taules) flambe. Le 28 avril, c'était à Bâle en Suisse que des distributeurs de banque cramaient en solidarité pendant qu'à Besançon, ils se faisaient fracasser par des mains solidaires.

UN NAUFRAGE EN COURS ?



L'odeur de pourriture qui se dégage des milliers de fissures dans la société capitaliste actuelle est le signe d'un naufrage en cours. Les grandes industries capitalistes se livrent une compétition chaque jour plus féroce tandis que leurs grandes structures, lourdes et bureaucratiques, sont mises en pièces par la nouvelle économie digitale et technologique. Une petite *start-up* comme on les appelle dans le langage des économistes, peut aujourd'hui venir bouleverser des marchés auparavant fermement tenus par quelques grandes entreprises. Les banques qui étaient « trop grandes pour faire faillite », n'ont survécu que grâce aux injections massives de capitaux par les États. Des nouvelles technologies, comme les biotechnologies qui manipulent le vivant en fonction des besoins économiques ou la robotisation qui permettra une automatisation quasi totale des processus de production, vont profondément modifier les paramètres des marchés.

N'est-ce pas significatif que même nombre de gros poids des entreprises technologiques mettent le monde en garde contre les changements qui s'annoncent et qui sont inévitables. Ils prévoient une mise au chômage massif résultant de l'automatisation de la production, ainsi qu'un fossé toujours plus infranchissable entre ceux qui seront inclus dans le technomonde, et ceux qui en seront exclus, condamnés à survivre de déchets et de produits discount. Sans parler des effets incalculables qu'auront les nouvelles tech-

nologies sur le vivant (humains, animaux, plantes) et l'environnement. Comme on peut le voir déjà aujourd'hui, l'agriculture industrielle a rendu stérile la terre ; les céréales, le riz, le maïs ne poussent que grâce aux fertilisants chimiques qu'on déverse par tonnes sur les champs. Les résistances qui s'opposaient hier encore à l'introduction des organismes génétiquement modifiés, se retrouvent aujourd'hui dépassées par la diffusion massive de ces plantes-monstres partout dans le monde, créations artificielles de laboratoires. La nouvelle couche qui s'annonce, les nanotechnologies qui vont manipuler la matière à l'échelle de l'atome, s'apprêtent à bombarder le monde avec des matières totalement artificielles dont les conséquences ne peuvent qu'être désastreuses. Pour les capitalistes, il est alors primordial de mettre en garde les États, les poussant à se préparer afin d'assurer que cette restructuration ne tourne au naufrage.

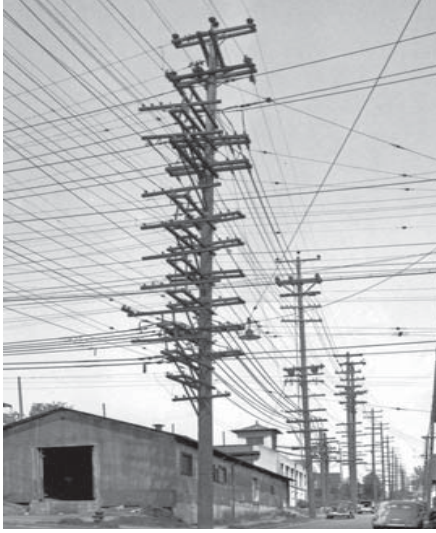
Et les États s'y mettent. Que ce soit par la construction de toujours plus de prisons, de centres fermés, de frontières renforcées, par l'extension du contrôle social à travers l'omniprésence de la vidéosurveillance, par l'augmentation du nombre de flics en tout genre, par une militarisation accrue de la société entière, par une législation toujours plus sécuritaire et totalitaire : les États se préparent à faire face à l'éventualité de vastes révoltes et ne se laisseront pas (ou plus) surprendre comme l'ont été les régimes en Tunisie, Égypte, Libye il y a quelques années.

Pourtant, quelque part, l'explosion est inévitable. Non pas au sens où les instabilités et déséquilibres que vont engendrer les restructurations en cours nous amèneront forcément dans un souhaitable climat révolutionnaire menaçant l'État et le Capital, mais plutôt qu'elles vont certainement provoquer des contradictions très aiguës et des affrontements violents.

À ce propos, il n'est donc en rien un hasard que l'État préfère de loin un ennemi aux contours obscurs et avec un discours cultivant, tout comme lui, la domination sur la vie des êtres humains (comme l'est l'islamisme), plutôt qu'un ennemi révolutionnaire qui remet en question les fondements de ce monde basé sur l'autorité. Et que tout en menant la guerre à l'extérieur, il fera planer le même spectre de l'annihilation sur tout ennemi intérieur qui s'opposerait à lui.

C'est pour cela que celles et ceux qui aspirent à la liberté, à la destruction de la domination, à la fin d'un monde empoisonné, opprimé, exploité, réprimé, massacré, doivent se mettre à l'œuvre. S'il n'est pas l'heure de grandes manifestations, si nos contemporains baignent encore dans la résignation voir la complicité avec le système, rien ne nous empêche de commencer à agir déjà maintenant. Ce n'est qu'en allumant les feux d'une critique révolutionnaire de ce monde que l'obscurité dans lequel le système cherche à nous plonger peut commencer à se dissiper.

Rester encore sur la défensive signifie enterrer un peu plus la possibilité d'une transformation révolutionnaire, chaque jour pendant lequel la domination se maintient. Il s'agit de prendre l'initiative et de passer à l'assaut. Non pas pour prouver quoi que ce soit au pouvoir, ni pour attirer les projecteurs des metteurs-en-scène de la politique et de la représentation sur soi, mais pour frapper et détruire les structures et les hommes qui incarnent l'autorité. Comme un courant souterrain qui sape les édifices millénaires de la domination.



LA PETITE GAZETTE

EXPULSION En mai, le Centre Social Anarchiste à Ixelles est expulsé par la police fédérale, qui se ramasse des oeufs, de la pisserie, de la peinture lors de l'opération. 30 personnes seront arrêtées, les flics passeront plusieurs d'entre elles à tabac dans la caserne d'Etterbeek. Un autre CSA sera occupé à Etterbeek, mais est expulsé à son tour un peu plus tard.

AMENAGE MANAGE Début juin, l'échevin de Manage s'est réveillé brutalement. La voiture garée devant son domicile était en flammes. Il y a tant de façons différentes d'exprimer notre appréciation des politiciens.

UNCONCESSIONNAIREDEMOINS À Amay début juin un concessionnaire de voitures est ravagé par un incendie nocturne.

INCIDENT TECHNIQUE L'aéroport international de Bruxelles est paralysé pendant un jour suite à l'incendie de deux cabines de haute tension au courant de juin.

SILENCE SUR LES ONDES Le 23 juin, à Vilvorde, une antenne-relais est incendiée. Les flammes atteignent 25 mètres de hauteur tandis que l'armoire électrique en bas de l'antenne brûlait également.

RETOUR DE FLAMME SOLIDAIRE Le lendemain d'une manifestation contre le nucléaire, à Saint-Gilles, quatre utilitaires propriétés de la société énergétique Fabricom sont incendiés pendant la nuit. Fabricom est d'ailleurs aussi connu pour son rôle dans la construction et l'entretien des prisons et des centres fermés. Les incendies seront par la suite revendiqués « *en solidarité avec les anarchistes dans le collimateur de la justice anti-terroriste en Belgique. Pour envoyer force et courage à toutes celles et ceux qui portent la rage de la révolte dans leur coeur.* »

PRIS DANS LA TOILE

En quelques décennies, le monde entier a été recouvert par différentes nouvelles toiles. Internet, réseau de téléphonie mobile & co... Avec quelle rapidité cette toile allait se développer, à quel point elle se tisse de manière toujours plus serrée... quasiment personne n'aurait osé le prédire. Les câbles en fibre optique tirés comme des veines sous les villes, les signaux vibrant dans l'air à toujours plus haute fréquence, les antennes, les modems, les portables, le wifi, le home monitoring, les objets « intelligents », les smart cities...

Aujourd'hui, on parle de manière inflationniste de réseaux sociaux, de mise en réseau, de toile, etc. Ces concepts se frayent un chemin dans le vocabulaire des entreprises, de la politique, de groupes d'intérêts et de cercles d'amis... en réalité, on en entend parler presque partout. Cela correspond à une transformation complète des théories sur l'organisation, ce qui ne devrait pas surprendre, puisqu'en même temps l'ensemble de la société se restructure sur de nouvelles bases.

Mais quel est le but d'une toile ? C'est clair : une araignée tisse sa toile pour attraper des insectes qu'elle peut ensuite dévorer vivants. Un pêcheur a besoin de filet pour attraper des poissons. Alors à quoi sert le magnifique nouveau réseau qui s'étend sur le monde entier, élaboré par différentes entreprises et institutions étatiques et dont le développement semble sans fin ? Et bien, ceux qui le tissent et le financent visent avant tout à une chose : *le Capital*. Tout ce qu'attrape ce réseau se transforme en informations sous forme de zéros et de uns, en informations potentiellement exploitables représentant davantage de capital pour les « up to date ».

Ce réseau se déploie depuis maintenant quelques décennies, et beaucoup y voient encore un bon potentiel de développement. Pourquoi ne pas intensifier son extension au-dessus de l'architecture urbaine ? Le faire pénétrer dans les appartements ? Ou même à l'intérieur des corps humains ? Cela fournirait bien plus d'informations encore. De l'information

détaillée, de l'information supposément susceptible de refléter l'ensemble de la réalité, ce qui équivaldrait à encore beaucoup plus de capital. Du capital sous forme de sécurité, de contrôle, de vitesse, de prévisions et de prévisibilité...

La restructuration actuelle destinée à perpétuer le capitalisme provoque aussi des changements dans les rapports sociaux. Cela se dessine depuis longtemps. On renonce de plus en plus à certaines choses aujourd'hui quelque peu démodées, même si cela pourrait bien sûr changer encore à l'avenir. Dans la famille, à l'école, au travail, les comportements personnels directement et ouvertement autoritaires se transforment au fur et à mesure que la relation humaine directe et non médiée passe en tant que telle progressivement à l'arrière plan. Ils cèdent régulièrement la place à la logique de réseaux collaboratifs, des réseaux « transparents » constituant dans le meilleur des cas une maille productive supplémentaire dans la grande toile. La domination en devient de plus en plus impersonnelle, et il est toujours plus difficile de voir selon quel algorithme nous sommes en train de danser, comment il a été programmé et qui contrôle le programme... Comme des mouches dans une toile d'araignée, nous voilà bien englués, à la différence près que selon toutes les apparences, il semble que nous ayons été privés de l'instinct de nous faufiler et de tout simplement essayer de nous échapper en volant. Souvent, nous ne savons même plus ce que *voler* veut dire.

A mon avis, en tant qu'anarchistes, nous ne devrions pas accepter si facilement le discours des réseaux etc. La toile est un filet pour attraper, dans lequel on s'empêtre et duquel on peut à peine sortir. Nous devrions bien plus baser nos luttes sur une organisation souple, une libre association pouvant toujours et directement être déliée par celles et ceux qui y participent à partir du moment où cela fait sens, et préférer le rapport non médié, refusant les normes sociales et toute hiérarchie, au-delà des algorithmes et des programmes.

Et pendant que manifestement beaucoup tombent littéralement comme des mouches dans la toile, appâtés *ad nauseam* par des images scintillantes, des commodités et des gadgets faciles, nous ferions mieux de réfléchir à comment passer à travers les mailles du filet, comment en briser les fils, jusqu'à ce que l'ensemble de la toile se déchire !



CONTRE LA GUERRE, CONTRE LA PAIX

Les « assauts révolutionnaires » des années 70 sont aujourd'hui loin derrière nous. Les transformations opérées par la domination afin de les neutraliser, en plus de la répression massive, ont pu être caractérisées de façon générale comme relevant de deux tendances : l'une vers l'inclusion et l'autre vers l'exclusion. Ce processus a tracé des nouvelles lignes de démarcation au sein de la société. Aujourd'hui, on peut constater combien ce processus n'en est plus à ses débuts : il s'est *réalisé* comme mode de gestion. Le sort réservé aux exclus est un destin d'abrutissement, d'enfermement et d'exploitation sauvage selon l'endroit où ils se trouvent sur la planète, et selon les besoins de la production et de la reproduction. Si d'un côté les technologies ont permis au pouvoir de s'assurer un contrôle capillaire sur l'ensemble de la société, le nombre de conflits armés, en général sous forme de guerre civile avec l'intervention d'autres puissances, n'a d'un autre côté jamais été aussi élevé. Des modes de gestion qui étaient auparavant plutôt réservés à des contextes d'occupation militaire, comme la mise en fiches généralisée, la détention administrative, la logique concentrationnaire, le contrôle des mouvements, s'appliquent aujourd'hui sur toujours plus de terrains de la vie sociale. Cette gestion résulte de l'imbrication de toutes les techniques de contrôle et de gouvernement au sein d'une stratégie contre-insurrectionnelle aux allures militaires. Les leçons de l'expérimentation sur un énorme camp de concentration à ciel ouvert comme celui de la bande de Gaza par exemple, servent

autant aux opérations de pacification sanglante dans les favelas de Rio de Janeiro que de lignes directrices de l'urbanisme totalitaire dans les métropoles européennes. La militarisation des frontières de l'Union Européenne, où meurent chaque année des milliers des personnes, a pour corollaire la militarisation d'un nombre croissant d'axes de transports à l'intérieur de l'Union. Les modèles de rétablissement du contrôle dans les territoires touchés par une catastrophe sont directement basés sur les expériences en matière d'occupation militaire.

Le pouvoir a donc bien conscience du fait que l'exclusion massive comporte aussi des risques d'explosions sociales. A travers le processus de destruction du langage, au sens de destruction de

tionnelles, la croissante brutalité dans le maintien de l'ordre, le durcissement au niveau légal, comme autant de signes que *le pouvoir aurait peur*. Ce n'est pas qu'il n'y ait jamais de doutes qui s'immiscent dans l'arrogance des puissants, mais il nous semble que tout cela est au contraire plutôt destiné à *faire peur aux exclus*. Semer la peur est, on le sait, une façon optimale pour assurer l'adhésion aveugle ou la soumission résignée du sujet en question. Et la peur est aussi un ingrédient incontournable de la guerre. Tout peut servir comme menace aujourd'hui, tout est bon pour instiller la peur. Terrorisme, catastrophe écologique, pénurie d'électricité, crise financière... tous interchangeables au sein d'une gestion toujours plus militarisée de la « paix » sociale, c'est-à-dire, de la guerre contre les exploités et les exclus.

Guerre et paix ont toujours été deux mots différents recouvrant une continuité de l'exploitation et de la domination. Le massacre, le sang et la violence ; la militarisation, la discipline et l'obéissance se trouvent au cœur même de toute autorité.

tout imaginaire autre que la réalité du capital, il pense même pouvoir s'assurer que les éventuelles révoltes resteront justement limitées à des explosions, peut-être bien destructrices, mais sans pulsion révolutionnaire. Dans ce cadre, on assiste alors à une généralisation de la logique de l'intervention militaire contre toute révolte. Il serait erroné d'interpréter l'accélération sécuritaire, l'augmentation du nombre de recherches et de menées contre-insurrec-

Si on voit clairement apparaître des liens entre la restructuration d'un côté, les révoltes, la guerre et l'exclusion d'un autre côté, sans compter la peur et la militarisation du territoire, d'autres aspects de la domination sont aussi en cours de restructuration. L'extension du contrôle physique et mental, englobant aujourd'hui la quasi-totalité de la société et de l'espace social, n'a, contrairement aux intentions humanistes que le pouvoir a peut être fait miroiter pendant un temps, pas eu pour conséquence une diminution du nombre de structures répressives, mais bien leur multiplication. Le pouvoir n'a pas fermé des prisons après avoir généralisé le contrôle, il a étendu la logique carcérale

à toujours plus de domaines de la société, rendant la frontière entre « dehors » et « dedans » toujours plus floue, si bien qu'aujourd'hui des dizaines de nouvelles prisons et de centres de détention sont en construction partout en Europe. Les régimes spéciaux, la prison à l'intérieur des prisons se multiplient comme corollaires indispensables de la gestion d'une population carcérale toujours plus importante. L'arsenal légal contre le « banditisme » et le « terrorisme » s'accroît de la même façon. L'hypothèse d'un pouvoir pluraliste toujours plus ouvert et tolérant, garantissant ainsi la bonne marche radieuse du capital, semble bien s'éloigner au profit d'une autre hypothèse, celle d'une militarisation accrue à tous les niveaux.

Les anarchistes sont contre la guerre, contre toutes les guerres. Mais nous sommes aussi contre la paix. Nous sommes contre la paix des marchés, contre la paix de l'autorité, contre la paix de l'abrutissement et de la servitude. Nous sommes pour la révolution sociale, pour le bouleversement violent et profond des rapports sociaux existants, basés sur l'exploitation et l'autorité. Face à la restructuration de la répression et à son corollaire militaire et sécuritaire, il nous paraît possible et souhaitable de redessiner les traits d'une projectualité anarchiste insurrectionnelle. Car la guerre et les restructurations sont aussi des moments, malgré les démonstrations de force écrasantes du pouvoir, où la défense immunitaire du système s'affaiblit quelque peu et où il montre certaines de ses blessures ouvertes, voire de ses points faibles. Et ce sont donc aussi des moments propices pour tenter de faire précipiter la situation ou contribuer au déclenchement de l'insurrection.

Les objectifs de destruction insurrectionnelle d'une réalisation répressive du pouvoir et la déstabilisation, par une diffusion d'attaques, de sa production répressive, et donc de paix sociale, peuvent en ces temps instables constituer des points d'orientation dans le développement et l'approfondissement d'une nouvelle projectualité anarchiste.



ANARCHISTES TERRORISTES ?

Entre les tweets et lignes dans les journaux, on n'en trouvera pas la moindre trace. Aucun porte-parole du Parquet Fédéral n'y dédie un mot, aucun expert de « l'antiterrorisme » n'est invité sur les plateaux de la télévision pour débiter trois-quatre conneries sur le sujet. La raison paraît assez évidente : si les djihadistes en tout genre se prêtent bien à figurer dans le rôle des méchants, il semble plus confortable pour l'État d'essayer d'entourer de silence ces anarchistes qu'il traîne en Justice en les accusant de... « terrorisme ». Au final, cela nous importe peu : les anarchistes ne cherchent pas de notoriété médiatique, ne collaborent pas avec les médias parce qu'ils les considèrent comme le bras de la propagande et du lavage de cerveau de la domination.

Mais donc voilà un procès pour terrorisme contre 12 anarchistes. Cela fait suite à une enquête de plus de 5 ans sur les luttes, les actions directes, les sabotages, les agitations autour de nombreux aspects de la domination. La lutte contre la construction d'un nouveau centre fermé à Steenokkerzeel, près de Bruxelles, pour enfermer davantage de sans-papiers, les actions contre la présence de l'Union Européenne et de l'OTAN à Bruxelles, la solidarité avec les mutineries dans les prisons belges et la critique anti-carcérale, les perturbations d'une normalité insupportable d'oppression, de contrôle et d'exploitation en ciblant par exemple les huissiers, les agences d'emploi, les tribunaux, la police, les patrons, les infrastructures technologiques, la solidarité avec des anarchistes en prison dans d'autres pays et avec des soulèvements populaires en Grèce, en Tunisie, en Égypte, en Syrie,... Pendant ces longues années d'en-

quête, la section antiterroriste de la Police Fédérale et la Sûreté d'État ont sorti quasi tout ce qu'ils ont de leur armoire : filatures, écoutes, installation de micros et de caméras cachés dans et devant les domiciles d'anarchistes, observations, interception de courrier,... Pourtant, l'enquête n'aboutit qu'à ce qui est évident : que les anarchistes revendiquent leurs idées de critique radicale de ce monde d'autorité, qu'ils en discutent et qu'ils les défendent dans la rue, qu'ils sont solidaires de celles et de ceux qui passent à l'acte pour mettre des bâtons dans les roues du pouvoir, qu'ils essaient toujours de pousser vers l'auto-organisation dans la lutte en dehors de tout parti politique, de tout syndicat et de toute institution, qu'ils défendent les moyens de l'action directe et du sabotage. En cela, ce procès est tout simplement le procès des idées anarchistes, incarnées pour l'occasion par douze anarchistes appelés à venir s'asseoir sur le banc des accusés. Fin juillet 2017, la Chambre du Conseil rendra son verdict décidant sur le renvoi des compagnons devant une chambre correctionnelle.

Que l'État belge compte bien donner un coup important à la présence anarchiste et révolutionnaire n'est que trop évident. Ce procès ne concerne donc pas juste les douze anarchistes inculpés, mais bien tout le monde qui a une critique des fondements de ce monde : l'État, le Capital et toute autorité. Nous appelons donc à la solidarité avec ces compagnons, pour défendre les idées et les pratiques anarchistes, en renvoyant l'accusation de terrorisme aux vrais terroristes : l'État, le Capital, le pouvoir qui nous terrorisent au quotidien.

INSURRECTION

CONTRE LE DESTIN

« *Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant l'un l'autre avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition humaine.* »

Blaise Pascal

Quelqu'un a dit que la principale passion triste dont est trempée cette époque est ce sentiment généralisé d'impuissance qu'on ressent face à la fin toujours plus évidente de toute idée noble, à la disparition de tout horizon extraordinaire, à l'empêchement de toute action d'audace. Devant le quotidien de massacres et de dévastations, du monde extérieur comme de l'univers intérieur, rien ne semble valoir la peine d'une tentative. Tout apparaît vain, mortifié dans la reproduction d'un présent éternel. Après avoir heurté depuis longtemps l'iceberg fatal, il ne reste plus à notre société titannique que de couler. Inutile de s'agiter alors ?

Une interrogation intéressante à se poser. Qu'est-ce que peut faire celui qui ne cultive plus d'illusions sur la possibilité d'un changement social dans la période qui nous sépare du destin fatal de l'humanité (qui finira par débarrasser – comme on espérait il y a un siècle avec la Grande Guerre – le monde d'une infinité d'hommes qui vivent uniquement parce qu'ils sont nés) ? Certains disent qu'il faut se dédier à l'hédonisme, à la recherche de plaisirs matériels capables de fournir, ne fût-ce que pour un instant, l'intensité de la vie. À défaut de pouvoir jouir un jour le communisme (« à tout le monde selon ses besoins

et ses envies »), c'est l'éphémère volupté qui émerge pour constituer la dernière ligne de défense de ce qui reste encore d'humain. D'autres disent qu'il faut se dédier à inventorier et apprendre des techniques de survie ; à faire du feu avec deux bâtons de bois, savoir reconnaître et cultiver des plantes comestibles et médicinales. À défaut de pouvoir jouir un jour l'anarchie (« ma liberté qui s'étend infiniment à travers de la liberté des autres »), que c'est l'intelligence historique qui va constituer l'ultime ligne de défense de ce qui reste d'humain. Il faut se dédier à l'utilisation des armes, disent encore d'autres, pour frapper en tout cas les responsables de l'apocalypse imminente, car ils ne méritent ni oubli ni pardon. À défaut de pouvoir jouir un jour la révolution (« la destruction de toute structure oppressante et la suppression de toute autorité »), que c'est la vengeance impitoyable à constituer l'ultime ligne de défense de ce qui reste encore d'humain.

Évidemment, tout le monde n'est pas d'accord de prendre acte du triste destin final du monde. Les fonctionnaires de l'État ne le sont pas : pour combattre l'angoisse et vaincre la dépression, ils procèdent à des injections massives d'optimisme débridé. « La dévastation de l'environnement sera vaincue par les nouvelles technologies ; l'inégalité disparaîtra avec la généralisation des technologies de communication et de collaboration sur les lieux de travail comme dans la vie quotidienne. » Les académiciens, fidèles cultivateurs du pouvoir, s'ils ne nient pas carrément le nouvel analphabétisme intellectuel et sensible généré par le monde virtuel, en appellent à l'accessibilité des données pour tous, des informations pour tous, des

connexions pour tous. Les scientifiques, condamnant l'humanité au triste destin qu'on a sous les yeux, font miroiter de nouveaux paradis où grâce à la manipulation génétique, la faim disparaîtra du monde, où la pollution industrielle sera éradiquée par de nouvelles inventions, des biocarburants, des panneaux solaires, de nouveaux matériaux fabriqués synthétiquement dans les laboratoires. Et nombre d'opposants ne veulent pas non plus prendre acte du destin auquel le pouvoir à condamné ce monde, assaisonnant leur espoir avec quelques activités de bonne volonté, humanitaristes, tout en se pliant aux injonctions du pouvoir qui considère leur opposition comme une bonne façon d'éviter que l'on rompe les rangs et que la marmite explose.

« *Quand nous agissons, nous ne devons absolument pas nous laisser guider par la désespérance de nos convictions* », disait un philosophe qui revendiquait ouvertement la nécessité de jumeler le désespoir théorique à la fermeté pratique. La lucidité quant au destin de l'humanité ne devrait donc pas amener à l'impasse ou à la résignation, mais plutôt constituer un élan vers l'action. Osons fonder notre action sur la révolte contre le destin, pour continuer à rêver les yeux ouverts, pour rester ouverts à l'aventure, pour maintenir le regard enthousiaste scrutant les possibilités pour précipiter le naufrage de cette société titannique. Car rien n'est jamais fini, aucun destin n'est insurmontable, rien ne disparaît pour toujours et tout peut s'effondrer aujourd'hui. Dans les tempêtes qui s'approchent, que nos boussoles soient l'action d'audace, la conviction individuelle et le rêve d'un monde rejetant son destin.





ROMPRE LE CERCLE INFERNAL

On ne peut obliger d'*écouter* celui qui ne veut rien entendre. On ne peut espérer que *voit* celui qui se bande les yeux. On ne peut faire palpiter le cœur de celui qui l'a pétrifié. C'est pour cela que les anarchistes n'en appellent pas au consensus des citoyens, ni attendent-ils le réveil final des masses d'exploités. Bien conscients que pour détruire le système, une *révolution sociale*, un mouvement massif pour tout transformer, est nécessaire, ils ne s'empêchent pas d'agir dès aujourd'hui, même à peu nombreux, même dans des conditions hostiles de répression et de résignation. Tout comme d'autres rebelles, qui se révoltent quand le point de saturation de misère, d'oppression, de brutalité, est dépassé ; qui cherchent à vivre selon leurs propres éthiques plutôt que de suivre les impératifs de l'argent et du pouvoir ; qui se solidarisent avec d'autres rebelles quand ceux-ci se font encercler par la répression et ses hordes de flics.

Il y en aura toujours qui nous disent que tout cela ne sert à rien. Que les anarchistes qui attaquent ici et maintenant une prison, une entreprise, une institution étatique, une banque, n'arriveront nulle part. Que les révoltés des quartiers qui font un guet-apens aux flics, qui sabotent les caméras, qui saccagent l'infrastructure du contrôle, ne sont que des petits énervés qui rentreront bientôt dans les rangs... ou finiront en taule. Que des gens qui s'opposent à untel projet du pouvoir (une nouvelle prison, une restructuration urbaine, une nuisance) s'agitent pour rien. Mais c'est tout le contraire. Sans les petites hostilités d'aujourd'hui, sans essayer de transformer la critique de cette société en actes en s'auto-organisant en dehors de toute structure politique, en dehors de tout syndicat, en dehors de toute ins-

titution, et en attaquent, ici et maintenant, pour détruire ce qui nous opprime, toute perspective d'insurrection plus vaste, voir de révolution sociale, serait hors de question : hors des têtes, hors des cœurs, hors des imaginaires.

N'importe quel conflit contre l'état de ce monde porte en lui les germes de la subversion totale de la vie. Souvent, ces luttes sont étouffées par la répression, se voient récupérées par le pouvoir pour perfectionner sa gestion, ou sont abandonnées par manque d'horizon plus vaste, de perspective plus large. Mais malgré tout, chacune d'entre elles vaut la peine, ne fût-ce que parce qu'en luttant, on s'approprie un peu nos vies, on met en pratique la solidarité et la critique de ce monde, on touche la cohérence éthique entre ce que nous pensons et ce que nous faisons... on effleure la liberté.

Rompre le cercle infernal de la reproduction du système, du retour de toujours la même chose (enfermement, exploitation, guerre, empoisonnement), c'est mettre des bâtons dans les roues de cette reproduction. Aiguiser les conflits qui émergent ; entamer des luttes contre des projets concrets qui renforcent la domination ; saboter le bombardement informatique qui rend nos contemporains encore plus sourds, encore plus aveugles, encore plus insensibles ; s'opposer, contre vents et marées, au progrès technologique qui n'amène que de la dévastation et du totalitarisme ; se solidariser avec d'autres révoltés ; créer des points de ralliement et d'organisation pour les déserteurs de toute guerre, sauf la guerre contre tout pouvoir. Rompre le cercle infernal, par l'action, la pensée critique et le sabotage, n'est que le début.

HOURRIYA À travers la publication d'une série de petits cahiers, « Hourriya » est un projet d'édition international lancé en 2016 qui se propose de participer à l'approfondissement des idées anarchistes. Les différentes contributions traiteront aussi bien d'expériences comme celle vécue en Syrie par des compagnons d'Alep, que de questions précises comme celles sur l'organisation informelle, l'imprévu ou la science de la domination, sans hésiter parfois à effectuer des retours historiques. Le cahier n° 4 vient tout juste de sortir : **Voyage vers l'abîme. Reflexions sur le technomonde.** Sur la quatrième de couverture, on peut lire: « Au cours de ces réflexions éparées sur le technomonde, on fera incursion dans les principaux domaines de la recherche actuelle et du développement technologique comme les nanotechnologies, les biotechnologies, la prolifération de l'électronique, les sciences cognitives... afin de dessiner les contours de ce qui ressemble bel et bien à un nouveau projet de domination, une ultérieure mise-en-cage du monde et de ses habitants.»

SANS PATRI DISTRO vient de sortir une nouvelle brochure **Silence radio, à propos de sabotage, de répression et de signaux de fumée depuis la clandestinité** (Zurich, 2016), où il est question d'un sabotage incendiaire d'une antenne-relais de Zurich en juillet 2016. Le lendemain de l'acte de sabotage, la police a procédé à plusieurs perquisitions dans différentes villes suisses. Depuis lors, une personne recherchée internationalement, un compagnon anarchiste, s'est envolée. La brochure rassemble les textes parus autour de ce sabotage, ainsi que d'autres réflexions sur « l'attaque décentralisée, auto-organisée et anonyme contre des infrastructures de l'exploitation, du contrôle et de l'oppression. Afin de saboter la reproduction sociale du pouvoir - à travers ses infrastructures. Afin de faire remonter à la surface les conflits couvant dans la société et d'agir en leur sein. Afin de soutenir et d'alimenter les révoltes et les luttes locales ou de les prolonger, dans la perspective d'une extension sociale.»

ANAR'CHRONIQUE a publié une nouvelle fournée de brochures, notamment des critiques de la démocratie, un retour historique (et pas que) sur l'acte individuel à travers l'incendie du Reichstag en Allemagne lors de l'ascension des nazis au pouvoir, et une critique de la Justice.

Toutes ces publications sont disponibles à la

**BIBLIOTHEQUE ANARCHISTE ACRATA
RUE DE LA GRANDE ILE 32
BRUXELLES
JEUDI 17H A 21H // SAMEDI 15H A 18H
ACRATABXL.WORDPRESS.COM**